Un émigrant dauphinois en Alberta : la correspondance de Pierre Gilibert

*Pierre Gilibert, a French immigrant's fate from Dauphiné to Alberta through his
correspondence*

Leslie Choquette et John Willis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2582>

DOI : 10.4000/eccs.2582

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Référence électronique

Leslie Choquette et John Willis, « Un émigrant dauphinois en Alberta : la correspondance de Pierre Gilibert », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 86-2 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 24 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2582> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2582>

Un émigrant dauphinois en Alberta : la correspondance de Pierre Gilibert

Leslie CHOQUETTE
Institut français, Assumption College,
avec la collaboration de John WILLIS
Musée canadien des civilisations

Le 15 avril 1905 Pierre Gilibert quitte la gare de Dijon et son village natal, Salaise-sur-Sanne (Isère), dans le Sud-Est de la France en route pour l'Ouest du Canada. Il parviendra en Alberta, près de Red Deer, après un périple de trois mois en passant par Paris, Londres, Liverpool et Montréal. Il ne part pas seul mais accompagné d'une douzaine de parents et amis. Nous disposons de huit lettres rédigées entre 1905 et 1912 qui, ensemble, nous offrent une perspective sur l'expérience migratoire de ce petit groupe. Elles racontent les défis de faire maison et moisson dans l'Ouest au début du XX^e siècle, y compris l'inévitable adaptation au nouvel environnement. Elles montrent aussi tout l'espoir qui s'empare de cette population de colons français suite à l'arrivée de plus en plus proche du chemin de fer. Mais la grande distance entre l'Alberta et la France ne diminue en rien le sentiment d'appartenance entre les Gilibert canadiens et français. Ultimement Pierre Gilibert comme plusieurs de son entourage décidera de quitter le Canada. Accompagnée de sa femme et de leurs trois enfants il rentrera en France en 1929. Cet épisode migratoire ne suit donc pas le scénario traditionnel qu'on associe aux transplantations de migrants européens en sol nord-américain. Ceci n'est pas une « success story » à l'américaine mais peut-être, plutôt, à la française. Car à plusieurs reprises les lettres témoignent de la volonté ferme de Gilibert de réussir son affaire au plus tôt afin de rentrer dans le giron de sa famille dauphinoise.

Pierre Gilibert left his village, Salaise-Sur-Sanne in South Eastern France, on April 15, 1905 for Western Canada. He reached Red Deer in Alberta, after a three-month journey taking him through Paris, London, Liverpool and Montreal. He travelled together with a group of family members and friends. 8 letters written by Gilibert between 1905 and 1912 have been found. They provide an interesting outlook on the migration experience of this little group of French emigrants. They provide an interesting source of information on the migrants' settlement and their progress as French settlers in the new province. Gilibert will eventually decide to return to France with his wife and three children in 1929, leaving behind some family members who chose to stay in Canada. Though not a traditional success story for an emigrant family settling in North America, still these letters might tell another success story, a French one, in which Gilibert had planned to succeed in Canada all along before returning to Dauphiné.

Cet article représente la première partie d'un projet auquel je collabore avec mon collègue John Willis du Musée canadien des civilisations. Il s'agit de travailler sur un corpus de huit lettres écrites par Pierre Gilibert, jeune Français du Dauphiné qui a immigré dans l'Ouest canadien en 1905. Nous avons commencé par faire une analyse traditionnelle de ces lettres que nous présentons ici. Ensuite notre but est de comparer cette première analyse des lettres à une seconde analyse faite à partir de la base de données CORAM, un outil informatique très puissant développé par l'équipe française CORAM, ou Correspondances des Amériques. Nous sommes toujours à l'étape de la saisie

des informations, donc je me bornerai à présenter sommairement le projet, quitte à confronter les deux types d'analyse plus tard.

Le projet de recherche CORAM porte sur les lettres écrites par des migrants français aux Amériques à des correspondants restés au pays. À la différence des sources sérielles (demandes de passeport, listes de passagers, recensements), les correspondances nous donnent accès à l'univers mental des migrants. Elles nous permettent ainsi de voir que d'importants mécanismes de continuité survivent à la rupture du départ. Le migrant vers les Amériques, plutôt qu'un déraciné, comme le dépeint Oscar Handlin dans son ouvrage *The Uprooted*, (HANDLIN 1973), serait une personne transplantée, terme cher à Bodnar (BODNAR 1985), faisant partie d'une véritable communauté transatlantique. Des travaux plus récents menés par E.J. Errington (ERRINGTON 2008) sur les émigrants anglais soulignent en quoi des conversations à propos de l'avoir matériel et émotionnel des familles traversent facilement l'océan à travers les correspondances familiales. Le pacte épistolaire, forum important de communication déjà étudié par Dauphin *et al.* (DAUPHIN *et al.* 1995), fait ainsi le tour de la planète grâce aux migrants qui ont tous derrière eux une histoire, une famille.

Pour mieux cerner les dimensions de cette communauté transatlantique matérialisée par les correspondances, l'équipe CORAM a choisi d'étudier les sensibilités au temps et à l'espace que partagent les scripteurs migrants avec leurs récipiendaires français. Ces thèmes ont été choisis parce que les univers temporel et spatial partagés entre les migrants et leurs correspondants sont des marqueurs importants de la continuité transocéanique.

Mais comment les étudier ? L'équipe CORAM a choisi d'élaborer une base de données pour en faire l'analyse quantitative car leur hypothèse est que ces temps et ces espaces partagés sont beaucoup plus complexes, denses et vastes que ce qu'on est tenté d'imaginer à la simple lecture des lettres. C'est cette hypothèse que nous chercherons à vérifier à travers les huit lettres de Pierre Gilibert. L'idée est de détecter des informations que l'on ne voit pas à l'œil nu, cela en découpant chaque lettre en de très petites unités, de courtes citations dont chacune est passée au crible d'une série de questions élaborées par l'équipe de chercheurs-historiens-informaticiens.

Mais en attendant d'avoir les résultats de l'analyse numérique, commençons par ce qui se voit, en fait, à l'œil nu, à la simple lecture des lettres. Je précise que nous travaillons à partir d'une transcription fournie à John Willis par la petite fille de l'immigrant. Il est évident que des lettres ont disparu car d'une part, la première lettre fait allusion à des lettres qui n'existent plus.

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

D'autre part, les dernières lettres datent de 1912 tandis que Pierre Gilibert demeure au Canada jusqu'en 1929. Ceci dit les huit lettres qui restent sont d'un très grand intérêt.

Les quatre premières lettres, écrites entre le 30 mai 1905 et le 1 janvier 1906, racontent le voyage de l'immigrant de France en Alberta ainsi que son établissement au nouveau pays. Deux s'adressent aux « bien chers amis », en l'occurrence la famille de sa future femme, une à sa « bien chère petite Maman » et une à sa mère, sa sœur et son beau-frère collectivement.

En avril 1905 Pierre Gilibert, alors âgé de 23 ans¹, quitte son village natal de Salaise-sur-Sanne en Isère, petite commune de 900 habitants dans la vallée du Rhône, pour aller jusqu'en Alberta qui, avec la Saskatchewan voisine, sera érigée en province canadienne le 1 septembre de cette même année. L'Ouest canadien devient alors une sorte de terre promise pour ceux cherchant la fortune et attire des immigrants par milliers. La population des trois provinces de l'Ouest va doubler en cinq ans : allant de 419 000 en 1901 à plus de 800 000 en 1905. Le chemin de fer balise la colonisation sur les Prairies. L'économie du blé — entreprise spéculative de par son essence — rentabilise le mouvement (PAYNE 2006).

Gilibert ne part pas seul mais en compagnie de treize « compagnons de colonisation » (Lettre du 30 mai 1905): l'Abbé François Guigue, son cousin; M. et Mme Revol, « jeune ménage très gentil à ce qu'il paraît »; M. Henry De St Clair et sa famille; et M. Plantier de Salaise et sa famille (Lettre du 1 janvier 1906)². Le groupe a été recruté par un prêtre français, M. l'Abbé Gaire, décrit par Gilibert comme « un homme très fort pour amener des gens au Canada » (Lettre du 24 juin 1905). Gilibert se réfère aussi à deux reprises aux brochures sur le Canada que l'abbé leur avait sans doute fournies (Lettres du 24 juin 1905 et du 1 janvier 1906).

En plus de ce capital relationnel, Gilibert et ses compagnons de voyage possèdent un capital culturel et même économique. Gilibert et Henri De St Clair, dont le nom à particule évoque une certaine notabilité, sont tous les deux

¹ Selon l'état civil il est né le 2 septembre 1881.

² L'orthographe utilisée suggère que Henry De St Clair est un nom à particule tandis que Plantier, comme Gilibert, est originaire de Salaise. Les Henry De St Clair ont deux petites filles. Les Plantier ont un fils aîné de 14 ans et un fils qui sera né peu après leur arrivée en Alberta. Mme Revol perdra un bébé prématuré au cours de leur premier hiver canadien. Pourtant à part Guigue, Gilibert ne connaissait pas ses compagnons avant leur départ car il les décrit dans sa première lettre comme « une douzaine de personnes que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam ».

LESLIE CHOQUETTE ET JOHN WILLIS

en mesure de faire venir de l'argent de France³. Gilibert a aussi reçu une bonne éducation. Pour s'en persuader on n'a qu'à lire le premier paragraphe de cette lettre adressée à ses amis :

L'affection que vous me portez et qui ressort d'une façon si évidente de toutes les bonnes missives que j'ai reçues de vous tous, me permet de juger de la désolation dans laquelle vous devez vous trouver d'être restés aussi longtemps sans avoir de mes nouvelles. Et, peut-être, malgré vous malgré les meilleures raisons que vous puissiez avoir, et malgré la prière que je vous fis d'être patients et de ne pas me tenir rigueur pour la lenteur des réponses (lenteur qui ne devait pas certainement dépendre de moi; mais, la plupart du temps, pour ne pas dire toujours: des circonstances et des événements inhérents à ma nouvelle vie), peut-être dis-je, parmi tant d'autres suppositions, vous êtes vous laissés aller à la pensée que toute cette affection était vaine et qu'elle n'avait plus chez moi qu'un écho affaibli par l'éloignement (Lettre du 1 janvier 1906)⁴.

Gilibert commence son récit de voyage non pas à Salaise, mais à Dijon où habitent sa sœur et son beau-frère. C'est là où, le 15 avril 1905, il prend le train pour Paris après avoir dit adieu à sa mère et à sa sœur. Cette séparation le laisse « dans l'anéantissement le plus complet », malgré la gentillesse de son beau-frère qui l'accompagne jusqu'à Londres (Lettre du 30 mai 1905). Mais Paris qu'il visite pour la première fois, l'impressionne:

Paris est bien la première ville du monde. Je ne crois pas qu'il y aie [sic] de ville sur notre globe qui possède autant de beaux monuments et autant de chefs d'œuvres, nous n'avons rien à envier de ce côté-là aux autres nations. Tout ce qu'elles peuvent avoir nous l'avons chez nous, aussi n'est-on pas étonné que Paris contienne tant et tant d'étrangers (Lettre du 30 mai 1905).

Description involontairement ironique dans la bouche de quelqu'un qui est en voie de s'expatrier !

De Paris le groupe passe à Dieppe, à Newhaven, à Londres et à Liverpool, le port d'embarquement. Les impressions de l'Angleterre sont moins favorables. Il est vrai que les trains sont « magnifiques », mais « le paysage

³ Henry doit faire venir 700 francs pour rembourser des avances faites par Gilibert et Guigue. Gilibert accuse réception de 1 000 francs en mandat postal envoyés par sa mère par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais de Vienne. Voir lettres du 1 janvier 1906 et du 1^{er} août 1906.

⁴ Est-il bachelier? Cela se peut. En tout cas, en juin 1906 il écrira: « On s'attrape à tout et ça marche. Il n'y a pas besoin d'être bachelier pour labourer » (Lettre du 1 juin 1906).

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

n'est en rien comparable à celui de France » et « vraiment, Londres n'est pas beau. Ça a beau être une grande ville, ça n'est pas même un petit Paris. Les maisons sont noires comme à St Etienne [...] » (Lettre du 30 mai 1905) La compagnie du *Dominion Line* les adresse « à un hôtel absolument infect », et le breuvage préféré, le thé, est « d'un goût si bizarre qu'on dirait une infusion de centaurée ». Enfin, « nous nous payons [...] une bonne tranche de rigolade à la figure de ces braves anglais [sic], qui faisaient tous les frais de notre hilarité. » « Le plouie toujours le plouie ! », écrit Gilibert en imitant leur accent. Pourtant les Français ne sont pas bilingues non plus, car il avoue : « J'étais le seul à parler anglais (Dieu sait comme). » (Lettre du 30 mai 1905)

La traversée de l'Atlantique dure deux semaines au lieu d'une à cause du mauvais temps et des icebergs, et l'on est heureux d'arriver à Montréal le 5 mai. La ville francophone n'a pourtant rien de familier: « [...] on parle Canadien français c'est-à-dire le langage français du XVII^{ème} siècle qui n'a pas fait de progrès depuis ce temps là. C'est très bizarre d'entendre parler ainsi. » (Lettre du 30 mai 1905) Cette distance culturelle entre les Dauphinois et les Canadiens français ne va pas diminuer au cours de leur séjour en terre canadienne.

Suit le trajet entre Montréal et l'Alberta. Comme en Angleterre, les trains sont « très confortables et très bien aménagés », mais la forêt canadienne n'a rien pour rassurer les voyageurs :

[...] on est malgré tout, lassé par le voyage, interminable, puis on songe que toutes ces choses qui fuient si rapidement sous nos yeux, nous éloignent encore de tous ceux qu'on aime. Et puis on pense encore que si c'est tout cela que le Canada nous réserve, on a bien tort d'y être venu. Après 8 jours de voyage, toujours du bois, rien que la nature sauvage, qui évoque un peu le souvenir des anciens habitants du pays, Huron et autres, si au moins on en voyait quelques uns, mais.... zut, sale Canada va ! (Lettre du 24 juin 1905)

C'est avec surprise et soulagement qu'ils arrivent à Winnipeg, « gentille ville de 70 000 habitants, excessivement animée, très commerçante, ça fait rudement plaisir de trouver du monde à cet endroit qu'on croyait perdu », « et nous remontons dans le train avec un peu plus d'espoir dans l'avenir » (Lettre du 24 juin 1905). Ou encore :

L'aspect du pays change du tout au tout, à partir de Winnipeg, c'est maintenant la grande plaine, légèrement ondulée et la ligne du chemin de

fer toute parsemée de jolis petits villages et de belles fermes. On traverse ainsi le Manitoba et l'Assiniboia [c.-à-d. la Saskatchewan] et on arrive pendant la nuit sur la province d'Alberta, à 3 heures du matin le mercredi 10 Mai nous arrivons à Calgary grand centre d'élevage au sud de l'Alberta [...] Le même jour après un trajet de quelques heures nous débarquons à Red-Deer (que nous pensons être notre terminus). C'est ici que commence seulement le récit de nos faits et gestes sur le Canada (Lettre du 24 juin 1905).

L'autre thème de ces quatre lettres est donc l'établissement du petit groupe en Alberta, « pays riche d'avenir qui se peuple avec une rapidité effrayante », commente Gilibert qui n'a pas tort de le faire (Lettre du 30 mai 1905). On y enregistre en effet 9 600 nouvelles concessions en 1905; trois fois plus qu'en 1901 (PAYNE 2006). Gilibert et ses compagnons projettent de s'associer « pour l'exploitation des terrains que le gouvernement Canadien [sic] met entre les mains des colons, gratuitement, mais à la condition expresse d'y habiter pendant 3 ans (chacun sur sa propre concession ou homestead) » de 65 hectares (Lettre du 1 janvier 1906). Leurs quatre concessions contiguës, choisies avec l'aide de M. L'Abbé Féroux, un prêtre de la Savoie « installé avec un certain nombre de Français » (Lettre du 24 juin 1905), se trouvent à la jonction de la Battle River et de la Beaver Dam Creek. Des concessions à Red Deer il y a bien 150 kilomètres, et « les routes ou plutôt les chemins sont comme ils étaient en France il y a 3 ou 400 ans » (Lettre du 24 juin 1905). Pourtant le chemin de fer s'en vient vers Beaver Dam Creek : « Et puis ! Nous sommes en Amérique et ici, tout va relativement vite. » « En France on mettrait 10 ans pour faire cela [...] Ici, il n'en est pas de même, à peine les plans sont-ils tracés qu'on met en chantier. » (Lettre du 24 juin 1905)

L'association projetée entre les colons rencontre des problèmes au moment même de choisir les concessions, certains allant trop vite, d'autres prenant une éternité pour se décider. « Toute idée d'association devait donc dès lors être suspendue. » (Lettre du 1 janvier 1906) « Mais chacun ses affaires ! C'est le meilleur moyen de s'entendre », conclut Gilibert (Lettre du 1 juin 1906).

Après l'achat de cheptel et d'outillage agricole, « les premiers jours de juin nous trouvèrent sur notre terre. Par quoi commencer ? » (Lettre du 1 janvier 1906) En fait, l'été se passe à faire les foin et à construire les maisons d'Henry De St Clair et de Plantier. Au mois d'octobre, ceux-ci partent avec Gilibert « pour Content, à 50 miles de chez nous pour ramener les planches nécessaires à la construction de ma maison ». Un « coup terrible » les attend à leur retour. « Le terrible feu de prairie [...] nous rendit visite. » « De quel côté qu'on se tourne on ne voyait que de la fumée [...] Tout le ciel était embrasé. De tous les

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

côtés on voyait poindre des flammes [...] Que faire? Isolés au milieu de cette prairie en feu? » (Lettre du 1 janvier 1906) Heureusement, une des maisons est indemne, mais le toit de l'autre brûle et l'on perd les trois meules de foin, environ 45 tonnes. « Un autre malheur » va les frapper, à la suite de celui-ci: la jument de Gilibert, achetée pour 450 francs au mois de mai, mourra de fatigue et de faim.

Avant l'arrivée de l'hiver ils ont pourtant rebâti la maison détruite, construit une cambuse pour Gilibert et son cousin et acheté du foin d'un voisin américain. « En résumé : notre première année a été mauvaise mais j'ai tout lieu d'espérer que ça n'aura pas de conséquence pour les années suivantes. » « Je suis de plus en plus heureux de mon choix », écrit Gilibert le 1 janvier 1906.

En plus de nous renseigner sur l'établissement de la petite colonie française, ces quatre lettres contiennent des indications précieuses sur les motivations des migrants. « Nous sommes venus au Canada pour travailler à notre réussite » (Lettre du 1 janvier 1906), annonce Gilibert carrément. « Comme nous nous le promettions avant notre départ de France nous ferons à côté de l'agriculture, un peu d'élevage (même autant que nous pourrons) puis du commerce, cela va sans dire dès que l'occasion se présentera. » (Lettre du 24 juin 1905) Ce ne sont pas des paysans qui essaient de recréer ailleurs une économie de subsistance menacée chez eux. Des gens lettrés et possédant déjà un certain avoir, ils poursuivent le fameux rêve nord-américain de s'enrichir.

Que dire du sentiment d'appartenance ? Est-ce que la poursuite de ce rêve s'accompagnera d'une mutation d'identité ou est-ce que les migrants tiennent à rester ce qu'ils sont, des Français de France ? Question connexe, ont-ils l'intention de rester définitivement au Canada ou comptent-ils rentrer éventuellement en France ?

La question de l'adaptation, ou de l'acculturation des immigrants est complexe. Les lettres de Gilibert révèlent, chez ce jeune homme, à la fois l'importance de la culture de base et la volonté de s'adapter au nouvel environnement, condition indispensable de la réussite. Côté travaux pratiques, l'acculturation se fait vite. Les trois maisons sont construites à la façon du pays, la première en troncs de sapins mastiqués avec de l'argile, la deuxième en mottes de gazon et la troisième en planches doublées de papier goudronné, entourée de murs en mottes de 50 centimètres d'épaisseur. En hiver on porte « la chaussure spéciale au pays » (Lettre du 1 janvier 1906), le mocassin. Si, au début, Gilibert calcule uniquement en francs et n'utilise que le système métrique, en janvier 1906 il donnera déjà un prix en dollars et une distance en

milles (Lettre du 1 janvier 1906). « [...] c'est curieux comme on s'américanise », écrit-il, en se référant à son adaptation aux labeurs agricoles. « Je suis sûr que si vous me voyiez maintenant vous me trouveriez bien changé au physique. » (Lettre du 30 août 1905)

Pourtant l'acculturation de Gilibert s'étend bien au-delà du physique. Il aime et admire les Américains qui signifient pour lui la réussite : « Du reste, avec les américains [sic] il ne faut pas avoir peur. Ce sont d'autres hommes que les paysans français. » Il précise, « Ici on appelle spécialement américains ceux qui viennent des Etats-Unis. Ne pas les confondre avec les canadiens [sic]. L'américain est plus pratique que tous, plus honnête et plus rond en affaire. Ces gens-là sont à fréquenter, ils s'y entendent pour les grandes opérations. C'est pour cela que je suis content qu'il y en ait quelques uns autour de nous. » (Lettre du 1 janvier 1906) Par contre, il qualifie ses propres compagnons de colonisation de « salauds », d'« andouilles », de « flemmard de la belle eau » et de « raminagrobis »⁵ (Lettres du 1 janvier et du 1er août 1906).

Gilibert, est-il donc en train de se défaire de son identité de Français pour devenir américain ? Pas du tout. À lire les lettres il est évident que plusieurs aspects de sa culture française lui restent chers, à commencer par la famille, les amis et la religion. Sa famille et ses amis lui manquent énormément, d'où l'importance de leurs lettres qu'il lit « dix, vingt fois, et toujours elles me paraissent nouvelles » (Lettre du 1 janvier 1906). La pratique de sa religion, comme les lettres, le relie aux siens. Il écrit :

[...] vous savez que tous les jours en servant la Ste Messe je prie Dieu pour vous afin qu'il vous accorde le succès dans vos affaires, vous conserve en bonne santé, et vous ménage bien des joies. Enfin que tout ce que vous désirez s'accomplisse. Le 8 Décembre nous avons installé mon cousin et moi, nos statues de la Ste Vierge dans notre maison. J'ai ici au Canada la Vierge que Mme Spigre me rapporta de Lourdes (Lettre du 1 janvier 1906).

Les liens transatlantiques restent donc très forts chez Gilibert, mais en même temps il ne fait aucune référence dans ces premières lettres au retour. S'il signe une lettre à sa mère avec la formule « votre exilé » (Lettre du 24 juin 1905), il devra quand même l'exhorter dans la prochaine : « Mais je vous le répète ne vous faites pas le moindre mauvais sang à mon sujet, vrai si vous me

⁵ Ces jugements négatifs ne l'empêchent pourtant pas de se rapprocher de ses compatriotes. À la différence des Canadiens et des Américains qui construisent des maisons isolées dans les prairies, le groupe arrange les leurs « de sortes que nous soyons cependant les uns près des autres, afin de former un village ». Voir lettre du 24 juin 1905.

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

le répétiez il y aurait de quoi vous désespérer et vous faire désertier le Canada et j'y vois cependant trop à bien réussir. » (Lettre du 30 août 1905)

Pourtant cet équilibre précaire entre la continuité et la rupture va basculer à la fin de sa première année canadienne, et cela en faveur de la continuité, comme en témoignent les deux prochaines lettres écrites à sa mère en été 1906 où il évoque pour la première fois son retour. Le 1 juin 1906, un an au juste après son arrivée sur les lieux, il a pris son parti: « Que les autres se débrouillent. Quant à moi, plus tôt j'aurais mis ma terre en valeur, plus tôt j'aurais des bénéfices et plus tôt je rentrerais en France. » (Lettre du 1 juin 1906) Deux mois plus tard il est toujours dans le même état d'esprit:

Et puis va, je ne veux pas moisir ici, dès que mes affaires prendront bonne tournure, je me rentournerai [sic] vite vers toi; et aussi vers ma petite amie Anne-Marie car vraiment, maintenant que je vois les choses de près et que je comprends mieux tous ces petits détails de la vie qui ne semblent rien et qui cependant présentent mille difficultés, je trouve que la vie est peu agréable pour celui qui est seul, et le temps me dure beaucoup d'avoir une compagne, aimante, intelligente, dévouée et qui ne pense pas qu'aux futilités. (Lettre du 1 août 1906)

Les deux dernières lettres, écrites six ans plus tard en juillet 1912, montrent que les projets de Gilibert ont dû changer encore une fois. Celle du 7 juillet, quoique signée par Pierre et Anne-Marie, est en fait de la main de celle-ci et s'adresse à ses parents à elle. À la lire on comprend qu'elle a épousé Pierre et vit avec lui au Canada depuis quelque temps. Le couple réuni est-il content de la nouvelle vie au Canada ? On pourrait le supposer, surtout si l'on pense que le catholicisme conservateur de ces immigrants doit les aliéner de la politique anticléricale de la Troisième République et en même temps les rapprocher des Canadiens français, eux-mêmes très catholiques. Mais il n'en est rien ou plutôt la situation est plus complexe.

Il est vrai qu'en 1906 déjà Gilibert, qui s'abonne toujours au journal français, se lamente sur les « tristes événements de France » (la séparation de l'église et de l'état et les grèves) auxquels le Canada échappe: « C'est que ici, la paix règne, les esprits ne sont pas surexcités et on travaille ferme, au lieu de faire la grève. » (Lettre du 1 juin 1906).

Mais sa religion ne réussit pourtant pas à l'intégrer à la société canadienne-française car elle reste ancrée à la famille et au terroir délaissés. Anne-Marie se réfère dans sa lettre à la Saint-Jean-Baptiste, mais seulement en

tant que fête familiale, plutôt que comme fête nationale des Canadiens français⁶. D'ailleurs, chez les Gilibert cette fête est moins importante que la Saint-Pierre qu'ils célèbrent avec un repas bien français, tout comme le repas du Jour de l'An partagé par Pierre et son cousin l'année de leur arrivée⁷. Si la cuisine de tous les jours est plus influencée par le milieu d'accueil, celle des fêtes est une occasion de rappeler le pays perdu.

Un autre commentaire d'Anne-Marie confirme le manque de contact entre les Gilibert et les Canadiens francophones. Elle écrit:

Nous avons eu pendant quelques jours un canadien français pour aider Pierre. Mais il n'a pas pu s'habituer à la vie de la ferme. Il est reparti après être resté 11 jours. Je n'avais jamais vu de Canadien de si près, mais s'ils sont tous comme celui-là il ne me plaise guère: sale et blagueur comme il n'y en a pas. Il parlait un français tout extraordinaire parfois si Minny avait été là elle lui aurait ri au nez. Moi-même j'avais toutes les peines du monde à me retenir. Il était cuisinier de son métier ! [...] Vous voyez de là ! C'est lui qui avait fait les tartes de la fête de Pierre. Mais je les fais mieux que lui, (sans me flatter et mes babas et mes autres gâteaux étaient bien meilleurs que les siens). (Lettre du 7 juillet 1912)

Toujours selon Anne-Marie, Pierre essaie d'embaucher un jeune homme en France pour remédier au manque de main-d'œuvre. Le couple reste donc plus attaché à leur communauté transatlantique qu'au Canada. Pour terminer, Anne-Marie opine:

C'est bien dommage que le Canada soit si éloigné de la France, sans quoi ce serait un pays épatant. Quels bons moments nous passerions tous ensemble si vous étiez près de nous! Que de fois avec Pierre nous disons: « Comme ce serait gai si nous étions tous en famille! » C'est ce qui fait que l'on ne s'attache pas au Canada; car la France a gardé le meilleur de notre cœur puisque tous ceux que nous aimons y sont! Enfin le moment

⁶ De même, sept ans plus tôt, Pierre avait écrit une lettre à sa famille le 24 juin sans faire aucune mention de la fête.

⁷ Celle-ci consistait en un saucisson de Lyon, des biscuits Pernod, du vin de messe, du nougat de Montélimar et massepains à la mélasse. Le repas de la Saint-Pierre comprenait du saucisson et du beurre, des petits pois à l'anglaise, du coq rôti, de l'ananas au rhum, des babas au whisky, des tartes aux pommes et aux oranges, des petits gâteaux secs et bière-café-liqueur. Même si la mélasse et la bière détonnent un peu, il n'en reste pas moins que ces menus étaient plus français que canadien. Voir lettres du 1 janvier 1906 et du 7 juillet 1912. Sur la cuisine de tous les jours, qui inclut le gibier et les pommes de terre au lard, voir lettres du 1 janvier et du 1 juin 1906.

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

du retour sonnera bien pour nous comme pour les autres⁸. (Lettre du 7 juillet 1912)

La dernière lettre, écrite par Pierre le 28 juillet 1912, s'adresse aussi à ses beaux-parents qui viennent de se faire ruiner par l'incompétence ou la malhonnêteté d'un employé. C'est peut-être pour cette raison que le retour tant anticipé du couple n'a pas lieu de sitôt. Ils rentreront enfin en France, avec leurs enfants, en 1929 quand la mauvaise santé de Pierre ne lui permettra plus de travailler la terre. Il mourra à Salaise deux ans plus tard, âgé de 50 ans.

Pour conclure donc, l'histoire migratoire de Pierre Gilibert n'est pas la « *success story* » qu'il anticipait en arrivant au Canada, mais ce n'est pas un échec non plus. En fait, sans le savoir, Gilibert renonce à son rêve nord-américain au bon moment. Car en 1929, l'année même de son retour, débute le fameux *Dust Bowl*, le désert de poussière qui dévastera les Prairies jusqu'en 1937 et qui amènera un cultivateur de la région à rédiger l'annonce suivante :

A VENDRE : 800 arpents, ferme très améliorée, sise sur la crique Pelletier. Vendrait en plusieurs versements d'argent [...] N.B. Je serais tenté d'échanger cette ferme contre quelque chose de vraiment utile, par exemple des souris blanches ou des poissons rouges, ou même un petit singe espiègle⁹. (Cité dans Gray, 164, ma traduction)

À la différence de beaucoup d'autres, Gilibert au moins n'a pas vu son aventure en Amérique tourner au tragique.

Bibliographie

BODNAR, John E. 1985. *The Transplanted: A History of Immigrants in Urban America*. Bloomington: Indiana University Press.

DAUPHIN, Cécile *et al.* 1995. *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*. Paris : Albin Michel.

ERRINGTON, E.J. 2008. « Webs of Affection and Obligation: Glimpse into Families and Nineteenth-Century Transatlantic Communities », *Journal of the Canadian Historical Association*.19. p.1-26.

⁸ L'Abbé Guigne était déjà rentré en France vers 1910. Voir Sauriol, 247.

⁹ Durant cette période dite du *Dust Bowl*, des milliers de fermes furent abandonnées.

LESLIE CHOQUETTE ET JOHN WILLIS

GRAY, James. 1966. *The Winter Years: The Depression on the Prairies*. Toronto: Macmillan.

HANDLIN, Oscar. 1973. *The Uprooted. The Epic Story of the Great Migrations that Made the American People*. 2e édition. Boston; Little Brown.

PAYNE, Michael *et al.*, *Alberta Formed, Alberta Transformed*, (Edmonton, University of Alberta Press, 2006).

SAURIOL, Marguerite. 2007. « Correspondance d'un immigrant français au Canada au début du XX^e siècle ». Dans John Willis, dir. *More than Words. Readings in Transport, Communication and the History of Postal Communication*. Gatineau: Canadian Museum of Civilization.

Illustrations

Illustration 1: Main Street, Red Deer, Alberta, vers 1906. Pierre Gilibert arrive ici en mai 1905. [NA-303-117]

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

Illustration 2 : Pont sur la Battle River près de la bouche de Beaver Dam Creek, vers 1910. La concession de Gilibert se trouve à cette jonction. [NA-3876-82]

LESLIE CHOQUETTE ET JOHN WILLIS

Illustration 3 : Feu de prairie près de Stettler, Alberta, avril 1908 [NA-1199]

UN ÉMIGRANT DAUPHINOIS EN ALBERTA : LA CORRESPONDANCE DE PIERRE
GILIBERT

Illustration 4 : Train de la Canadian Pacific près de Lorraine, Alberta, vers 1905-1920. C'est la ligne qui dessert Gilibert. [NA-4542-20]